

## « Saint Paul de la Croix »,

Jules Lebreton, S. J.,

in : *Tu solus sanctus : Jésus Christ vivant dans les saints : études de théologie mystique*, Paris, Beauchesne, 1948, p. 215-236.

---

L'étude de la mystique réparatrice nous y fera reconnaître ces deux traits, que nous avons relevés chez les martyrs : le chrétien que le Christ appelle à porter sa croix, s'unit à la passion de son Sauveur et s'associe à son œuvre rédemptrice ; de ces deux traits, le premier sera prédominant chez saint Paul de la Croix ; chez sainte Marguerite-Marie, ce sera le deuxième ; sainte Véronique Giuliani sera d'abord attirée par l'amour du Christ, sans savoir où il l'appelle ; bientôt elle est pressée du désir d'expier les fautes des pécheurs et d'obtenir leur pardon. La contemplation est un des éléments essentiels de cette vie mystique ; mais le plus souvent c'est la contemplation douloureuse de la passion du Sauveur. La purification est, pour ces âmes réparatrices, particulièrement exigeante : pour réparer les fautes des autres, il faut être bien pur et bien humble ; mais, ici comme dans la vie apostolique, cette purification peut se poursuivre longtemps après le mariage spirituel : saint Paul de la Croix, nous le verrons, reçut cette grâce sublime à l'âge de vingt-huit ou vingt-neuf ans ; il passa ensuite cinquante ans dans des désolations terribles ; sainte Véronique, née en 1660, fut élevée au mariage spirituel en 1694 ; les trente-trois ans qu'elle passa encore sur terre furent des années de souffrances cruelles.

Ces remarques préliminaires nous avertissent, une fois de plus, de la diversité des itinéraires mystiques. Notre Seigneur nous a appris que dans la maison de son Père il y a beaucoup de demeures (*Jn.*, XXIV, 2). Cette diversité des récompenses éternelles est préparée par la diversité des appels et des grâces ; le chrétien, et son directeur, [216] doit y être attentif, et respecter l'action de Dieu, sans prétendre la ramener à un schématisme rigide.

Dans cette rapide étude de la mystique réparatrice, nous considérerons donc successivement quelques grands saints, chez lesquels l'action de Dieu nous apparaîtra sous ses formes diverses.

Nous nous attacherons d'abord à saint Paul de la Croix<sup>[1]</sup>.

Nous retrouverons dans l'itinéraire mystique du fondateur des passionnistes les traits essentiels que nous avons relevés chez le réformateur du Carmel et chez l'Ursuline missionnaire : les exigences de Dieu, au cours de la purification, et, au terme, ses libéralités infinies sont toujours les mêmes ; elles sont commandées par ce que Dieu est et ce que nous sommes ; dans cette transformation admirable et douloureuse, le rôle décisif appartient toujours à Jésus Christ, notre Seigneur et notre Chef, purifiant l'homme par son Esprit et le soulevant vers le Père ; mais cette action apparaît sous diverses formes, s'adaptant à la diversité des vocations et des attrait. La passion du Seigneur sera pour tous les contemplatifs la source des grâces les plus précieuses ; cependant les âmes réparatrices, appelées spécialement à partager les souffrances du Maître, seront saisies plus puissamment que les autres par l'attrait de la croix ; la passion n'est pas seulement pour ces contemplatifs et ces apôtres un idéal divin qu'ils contemplent, elle est surtout le modèle dont le Christ [217] grave l'empreinte jour à jour plus profondément dans leur esprit et dans leur chair.

Saint Paul de la Croix est très avare de confidences ; la majeure partie de sa vie spirituelle ne nous apparaîtra que dans les dépositions des témoins recueillies dans les procès apostoliques ou dans quelques indications éparses ici ou là dans sa correspondance ; pour les premières années nous avons un document très précieux : le journal spirituel écrit par le saint pendant la retraite de quarante jours qu'il fit à Castellazzo après avoir reçu l'habit religieux des mains de Mgr de Gattinara, évêque d'Alexandrie ; c'est à ce prélat qu'est adressée cette relation ; en publiant la première traduction française de cet opuscule bien peu connu, le Père de Guibert écrivait : « Ce document de premier ordre n'a encore jamais été traduit en français et l'original lui-même est resté jusqu'ici presque inconnu en dehors de la famille religieuse du Saint ; et pourtant je serais fort étonné que cet écrit de quelques pages ne prît pas vite place parmi les textes classiques de la mystique catholique »<sup>[2]</sup>.

Quand il fit cette retraite, le saint achevait sa vingt-septième année ; depuis dix ans déjà il se préparait, avec son frère Jean-Baptiste, à la vie crucifiée et apostolique que le Seigneur lui faisait désirer ; il la décrit ainsi lui-même :

*Je donnais entre le jour et la nuit au moins sept heures à l'oraison et aux autres exercices ; quant aux fêtes, je me levais le matin de très bonne heure et j'allais à une confrérie où j'étais inscrit ; puis, la confrérie terminée, je me rendais à l'église principale où selon l'usage était exposé le Très saint Sacrement, et j'y restais au moins cinq heures à genoux. J'allais ensuite prendre quelque chose, puis j'allais à vêpres ; après vêpres, en*

*compagnie de quelques pieux jeunes gens avec qui avaient lieu de dévots entretiens, on allait prendre un peu l'air et je faisais une autre heure d'oraison mentale, puis je rentrais à la maison<sup>[3]</sup>.*

Le Vénérable Strambi, qui nous a conservé ces notes de son saint père et ami, nous a fait connaître aussi les relations écrites **[218]** par le jeune homme sur l'ordre de son évêque. C'est alors que Dieu lui fit connaître, pendant l'été de 1720, la congrégation qu'il devait fonder et l'habit qu'il devait revêtir :

*Je venais de faire la sainte communion dans l'église des Capucins de Castellazzo, lorsque je me sentis tout pénétré de recueillement. Je partis pour rentrer dans ma famille, et je marchais par les rues aussi recueilli que dans l'oraison. Arrivé près de notre maison, je fus enlevé en Dieu ; mon recueillement devint plus profond encore ; toutes les puissances de mon âme se tenaient abîmées dans le souverain Bien ; toute créature avait disparu de ma pensée, et mon intérieur était inondé de suavités célestes. Tout à coup, je me vis revêtu d'une tunique avec une croix blanche sur la poitrine ; sous la croix, en lettres blanches aussi, était écrit le très saint nom de Jésus. A cette vue, à ces paroles, la douce émotion de mon âme s'épancha en flots de larmes. Peu de temps après, encore élevé en Dieu, je vis qu'on me présentait la sainte tunique, ornée du sacré nom de Jésus et de la croix toute blanche ; cette tunique était toujours noire ; je l'embrassai avec transport.*

*Lorsqu'elle me fut présentée, je ne vis point de forme corporelle, mais je la vis en Dieu ; l'âme en effet connaît que c'est Dieu qui agit, parce que lui-même le lui fait comprendre par les mouvements intérieurs et par les lumières qu'il répand dans l'esprit, d'une manière si sublime qu'il est très difficile de l'expliquer... Après la vision de la sainte tunique et du signe sacré, Dieu me donna un désir plus grand de réunir des compagnons et de fonder, avec l'approbation de la sainte Église, une congrégation qui aurait pour nom : Les Pauvres de Jésus. Après cela, Dieu a imprimé dans mon esprit la forme de la sainte règle qui devait être observée par les Pauvres de Jésus et par moi, son très humble et très indigne serviteur<sup>[4]</sup>.*

Ainsi que le jeune homme le note, cette vision n'était pas perçue par l'imagination, mais par l'intelligence ; il insiste sur ce point :

*Pour être mieux compris, je dirai une certaine vision spirituelle, que Dieu dans son infinie miséricorde m'a plusieurs fois donnée, quand il a voulu m'envoyer quelque peine particulière. Tandis que j'étais en oraison,*

*je voyais un fouet dans les mains de Dieu, et ce fouet avait des cordes comme les disciplines, et sur elles était écrit Amor. Au même instant Dieu donnait à l'âme une très haute contemplation, que Dieu voulait la fouetter, mais par amour, et l'âme courait vite embrasser le fouet en lui donnant des baisers en esprit... Or j'ai écrit cela pour m'expliquer et pour dire (selon l'intelligence que Dieu me donne) que ce que je vois en esprit avec la lumière très haute de la sainte foi, je le tiens pour plus certain que si je le voyais de mes yeux corporels, vu que ceux-ci pourraient me tromper avec quelque fantôme, et que pour le reste il n'y a pas de danger, grâce à l'intelligence que Dieu m'accorde, étant donné que je me remets à l'avis de mes supérieurs, me soumettant à ce que, avec la grâce de Dieu, ils me diront. Quand donc je dis que j'ai vu dans les mains de Dieu, je n'ai pas vu ; mais l'âme a très haute intelligence qu'elle est dans l'immense (ha altissima intelligenza che é nell'immenso) ; et ainsi m'est-il arrivé pour la sainte tunique. De [219] plus sachez que depuis que mon Dieu m'a retiré des exercices de méditation, c'est-à-dire de m'occuper à discourir sur les mystères en allant d'une chose à l'autre, je n'ai plus de formes imaginaires<sup>[5]</sup>.*

Mgr de Gattinara, touché de la ferveur du jeune homme et persuadé de l'appel de Dieu, lui donna l'habit le 22 novembre 1722. Plus tard, le fondateur des Passionistes, voulant encourager un jeune homme qui hésitait devant un sacrifice semblable, lui fit confiance du violent combat qu'il avait eu lui-même à livrer :

*Oh ! si vous saviez les assauts que j'eus à soutenir avant d'embrasser la vie dans laquelle je suis, l'extrême répugnance que m'inspiraient le démon et la tendresse envers mes parents, dont les espérances selon le monde reposaient uniquement sur moi ! Les désolations intérieures, les tristesses, les craintes, tout me disait que je ne pourrais résister. Satan me mettait dans l'esprit que j'étais le jouet d'une illusion, que je pouvais servir Dieu d'une autre manière ; que cette vie n'était pas faite pour moi, et tant d'autres choses que je passe sous silence.*

*Ce qui m'était le plus sensible, c'est que j'avais perdu tout sentiment de dévotion : je me trouvais aride, tenté de toutes façons ; le seul son des cloches me faisait horreur ; tout le monde me paraissait heureux excepté moi. Enfin il m'est impossible d'expliquer tous ces grands combats. J'en fus surtout assailli lorsque je me vis au moment de prendre l'habit et d'abandonner le pauvre toit paternel. Tout ceci est la pure vérité ; mais il y a bien d'autres choses que je ne puis expliquer.*

*Courage donc, mon cher ami : Le Seigneur donnera au vainqueur la manne cachée et un nom nouveau<sup>[6]</sup>.*

Ces traits nous font apercevoir, au seuil de cette héroïque carrière, la générosité du jeune paysan de Castellazzo, les violents assauts qu'il eut à subir et l'irrésistible puissance de la grâce qui l'entraîna. Pour y rester fidèle, il s'imposa une retraite de quarante jours dans un petit réduit que lui accorda l'évêque ; le Vénérable Strambi décrit ainsi le cadre de cette quarantaine qui devait porter de si beaux fruits :

Paul demanda à Monseigneur l'évêque la permission de se tenir dans une petite pièce de l'église paroissiale de Saint-Charles, située sous un escalier à côté de la sacristie... C'était un logis bon pour beaucoup souffrir, car il était humide, étroit, grossier et affreux, sans aucune commodité, sauf une petite cheminée ; c'est donc là [220] que se retira, je dirai presque s'enferma le fervent Paul. Tout son vêtement consistait en une tunique très rude, avec un simple pantalon de toile ordinaire, et si grosse que sa rudesse lui produisit un mal sensible à une jambe ; toujours nu-tête et pieds nus ; pour lit un peu de paille sur la terre nue ; pour toute nourriture un peu de pain reçu en aumône et de l'eau comme boisson... Il se levait la nuit pour réciter l'office et se mettre ensuite en oraison mentale ; il consacrait aux matines et à l'oraison environ trois heures malgré la rigueur du froid, qui devait être très grand<sup>[7]</sup>.

Tout le temps était consacré soit à la prière soit à la rédaction de la Règle<sup>[8]</sup>.

Les débuts de cette retraite furent laborieux, troublés par des tentations et des peines. Le premier jour il écrit :

*Je fus intérieurement affligé, avec une mélancolie d'une espèce particulière, laquelle n'est pas comme celle que l'on éprouve dans les peines du monde ; mais c'est une certaine souffrance intérieure, qui est dans l'esprit et dans le cœur, mêlée de certaines tentations qui se connaissent à peine, et à cause de cela affligent grandement l'âme ; on ne sait pour ainsi dire où on en est, d'autant plus qu'il n'y a alors aucun signe sensible d'oraison ; je sais bien que Dieu me fait comprendre qu'elles purifient l'âme ; je sais que par la miséricorde de notre cher Dieu, je ne désire savoir autre chose, ni goûter aucune consolation, que seulement je désire être crucifié avec Jésus (Ibid., p. 30-31).*

A travers cette purification obscure, le pieux ermite continue à sentir l'attrait de la croix du Christ et il lui reste docile. Le surlendemain, la lutte se poursuit ; aux moments de ferveur, Paul est pressé du désir de réparer les

péchés des hommes, puis le regret lui vient de la maison paternelle, le dégoût de tout ce qui l'entoure, et cependant au fond du cœur persiste un attachement, que rien ne trouble, à la sainte volonté de Dieu :

*En somme, il me semblait que j'avais le cœur enseveli, sans aucun sentiment de prière. Et cependant il ne me vint pas à la pensée de demander à être soulagé de ces peines, et mentalement je suis content de les avoir ; mais ce contentement [221] ne se sent pas, parce que, en ce moment, il y a de la peine, et singulière ; c'est un certain contentement que soit faite la volonté très sainte de notre cher Dieu, et ce contentement reste enseveli comme sous les cendres au plus secret de l'esprit (p. 31).*

Le 26 novembre, consolation plus vive ; attrait puissant de la passion du Seigneur<sup>[9]</sup>.

*Le 27 : Je me suis rappelé qu'on disait que je ne pourrais pas supporter ce dénuement ; à cet instant la joie et le désir des souffrances furent si grands que le froid, la neige, le gel me semblaient suavité, et je les désirais avec grande ferveur, disant à mon cher Jésus : Tes peines, cher Dieu, sont les gages de ton amour, et puis je restais ainsi jouissant de mon bien-aimé Jésus en très haute suavité et paix, sans mouvement des puissances, mais ainsi en silence.*

Le 28, Dieu lui remet sous les yeux le grand projet qu'il lui inspire ; il le recommande à la Sainte Vierge, aux anges et aux saints, surtout aux saints fondateurs « *et tout d'un coup il m'a semblé en esprit les voir prosternés devant la Très Sainte Majesté de Dieu et priant pour cela ; cela m'arriva en un instant comme un éclair en suavité mêlée de larmes ; la manière dont je le vis ne fut pas avec forme corporelle ; ce fut en esprit, avec intelligence de l'âme, que je ne sais expliquer, et presque aussitôt cela disparut* ».

Le 3, les afflictions surgissent de nouveau, mais l'âme les embrasse, comme les joies de Jésus. Le 4, après avoir ressenti la joie des espérances célestes, le retraitant est saisi de douleur en face des péchés du monde :

*Je souffrais de voir Dieu offensé et je lui disais que je désirerais être déchiré pour une âme ; hélas ! il me semblait défaillir en voyant la perte de tant d'âmes qui ne sentent pas le fruit de la Passion de mon Jésus ; quand Dieu me donne cette intelligence très haute de la joie qu'on éprouvera quand on le verra face à face, l'âme ne peut plus, pour ainsi dire, souffrir de*

*rester davantage dans le corps, parce que, avec une très haute lumière de foi, elle se voit dans l'amour de son Dieu... Le 6 : j'avais particulière ferveur à prier Dieu que Lui se hâte de fonder cette Congrégation et pour les pécheurs ; j'eus beaucoup d'intelligence infuse des tourments de mon Jésus, et j'avais si ardent désir d'être parfaitement uni avec Lui, que je désirais sentir actuellement ses tourments et être en croix avec Lui ; ces merveilles, on ne peut les expliquer par des comparaisons corporelles, parce que Dieu les fait comprendre très haut à l'âme, avec des mouvements si spirituels, qu'ils ne se peuvent expliquer, et elle les comprend en un instant.*

**[222]** Le 8, intime union aux douleurs de Jésus et entretiens ineffables avec Lui :

*Dans la sainte communion, j'ai été particulièrement recueilli, et surtout en faisant le récit douloureux et amoureux de ses tourments à mon Jésus. Cette grâce si élevée, que mon cher Dieu me fait alors, je ne sais l'expliquer, parce que je ne peux pas ; sachez que, à raconter les peines à mon Jésus, parfois, comme j'en ai raconté une ou deux, il faut que je m'arrête là, parce que l'âme ne peut plus parler et se sent liquéfier ; elle est ainsi défaillante avec très haute suavité mêlée de larmes, avec la peine de son Époux infuse en elle, ou encore, pour m'expliquer davantage, plongée dans le cœur et la douleur très sainte de son très doux Époux Jésus ; parfois elle en a l'intelligence, de toutes, et elle se trouve ainsi en Dieu avec cette vue amoureuse et douloureuse ; cela est très difficile à expliquer ; cela me paraît toujours une chose nouvelle.*

Les jours suivants, 10, 11, 12, 13, violentes tentations, révolte de la chair contre la mortification et la faim ; mais Dieu le soutient et l'éclaire :

*J'ai compris que cette oraison de souffrance est un grand don, que Dieu fait à l'âme pour en faire une hermine de pureté, un rocher dans les souffrances, à tel point qu'elle n'en tienne plus compte, et quand, par la faveur de Dieu, elle sera parvenue à cet état, le Souverain Bien la brûlera d'amour... l'âme que Dieu veut attirer à la haute union avec Lui par le moyen de l'oraison, il faut qu'elle passe, elle aussi, par ce chemin de souffrance dans l'oraison, et je dis souffrance sans aucun soulagement sensible, si bien que l'âme ne sait plus où elle est, pour ainsi dire, mais, à la haute intelligence infuse que Dieu lui donne, qu'elle est toujours dans les bras de son Époux, allaitée de son infinie charité ; je sais, pour l'avoir aussi entendu, mais en secret, quand j'étais dans une souffrance particulière, que à qui vaincra sera donnée la manne cachée dont parle la Sainte Écriture ;*

*la manne cachée, j'ai compris que ce sera le mets très doux du saint amour, c'est-à-dire l'âme en très haut repos avec son très doux Époux dans la sainte oraison.*

*18 : Le continuel désir de la conversion de tous les pécheurs ne me quitte pas et je me sens poussé à prier particulièrement mon Dieu pour cela, parce que je ne voudrais plus qu'il fût offensé.*

## 21. Tentations très violentes de blasphème, de révolte contre Dieu :

*Sachez que dans cet état l'âme se trouve comme dans un grand abandonnement, elle ne sent plus de dévotion de cœur vers son Dieu, ne se rappelle plus rien des choses de l'esprit, se paraît réduite à un abîme de misères. Il est vrai pourtant que, bien qu'elle soit en grande tentation, les susdites tentations contre Dieu disparaissent cependant comme un éclair, et le Souverain Bien ne permet pas que la pauvre âme continue à être dans ces horribles tentations. Dans le secret du cœur il y a un certain désir secret comme insensible d'être toujours dans les souffrances, que ce soient celles-là, ou que ce soient d'autres ; il est cependant vrai que de ces tentations contre Dieu, je le prie de me délivrer ; ces paroles diaboliques massacrent [223] le corps et l'âme. De pâtir peu importe, mais ce que l'âme ne peut souffrir, c'est d'être tentée contre son Dieu.*

Aussi dans ces tentations, la révolte contre Dieu fait horreur au saint ; mais la souffrance de la lutte lui paraît bienfaisante et il prie Dieu de ne l'en pas délivrer ; c'est un tourment affreux, mais bienfaisant ; il s'en explique ainsi un peu plus bas :

*Si Dieu, par son infinie pitié, ne donnait un secours particulier, ce sont choses à s'épouvanter. J'ai à dire une chose pour la plus grande gloire de Dieu, c'est que quand je suis dans cet état, dans lequel j'ai déjà été quelques rares fois, et avec durée, mais non avec si grande violence, je prie mon Jésus Crucifié, qu'il ne m'en délivre pas ; au contraire, je les désire pour souffrir, et j'ai une certaine peur secrète qu'ils ne s'en aillent, à réserve cependant de ces tentations contre Dieu ; mais si Dieu veut les permettre pour ma plus grande mortification. La peur susdite vient du désir, que l'âme a de suivre Jésus dans les souffrances. Du profit qu'elle en éprouve, on ne peut en dire tant que ce soit assez, mais elle ne cherche pas cela, parce que l'amour ne cherche pas de profits, mais seulement la gloire de son souverain Bien.*

A cette lumière apparaît aussi la nécessité de la discrétion ; on perd un trésor en en parlant. Ce même jour, Paul avait eu un entretien avec son frère Jean-Baptiste, son intime compagnon de prière, de mortification et bientôt de vocation :

*Je conférais avec un mien frère très spirituel (moi je ne suis pas digne d'être appelé sien), et la conférence était sur les souffrances spirituelles qu'on éprouve, et je lui disais que je n'ose pas conférer des souffrances, parce que j'ai peur qu'elles ne s'en aillent si on en sent quelque soulagement, bien qu'il n'en soit pas ainsi ; je disais que je crains plus de me voir enlever les souffrances que n'importe qui de perdre ses richesses. Il est vrai que la crainte l'afflige parfois... je prendrai bien courage de dire combien sont douces les souffrances, si je parle avec qui souffre, mais de lui dire ensuite toutes les miennes, que le Seigneur me donne, cela non.*

*Je voudrais... que tout le monde sentît la grande grâce que Dieu fait par sa miséricorde, quand il envoie à souffrir, et surtout quand la souffrance est sans soulagement, parce qu'alors l'âme reste purifiée comme l'or dans le feu, et devient belle et légère pour s'envoler vers son Bien, ou à la bienheureuse transformation sans s'en apercevoir ; elle porte la croix avec Jésus, et ne le sait pas, et cela vient de la multitude et variété des souffrances, lesquelles la mettent en grand oubli, si bien qu'elle ne se souvient plus de souffrir. J'ai l'intelligence que c'est là une grande manière de souffrir avec fruit qui plaît grandement à Dieu, parce que l'âme en vient à être indifférente au point qu'elle ne pense plus ni à souffrir, ni à jouir ; uniquement elle se tient fixée à la volonté très sainte de son Époux chéri Jésus, voulant plutôt être crucifiée avec Lui, parce que cela est plus conforme à son bien-aimé Dieu, lequel dans toute sa très sainte vie n'a fait autre chose que de souffrir. En tout soit loué le Souverain Bien, qui par son infinie bonté daigne donner et infuser cette intelligence au grand pécheur.*

**[224]** Dans cette page admirable du saint apparaissent déjà quelques-uns des traits les plus révélateurs de sa vie et de sa doctrine spirituelles et surtout ce respect de l'action divine qui se poursuit par la souffrance : il l'adore si profondément qu'il n'en veut pas parler ; bien plus, il n'y arrête pas sa pensée ; l'âme « se tient fixée à la volonté de son Époux » et ne tend qu'à se transformer en Lui ; dans cette réserve chaste et jalouse on reconnaît l'instinct divin ; le fidèle à qui le Seigneur fait l'insigne honneur de l'unir à sa passion, se remet à Lui en silence, les yeux fermés.

Terminons cette lecture du journal de retraite en y relevant en partie les notes du dernier jour (1<sup>er</sup> janvier 1721) :

*J'avais connaissance de l'âme unie en lien d'amour à la Très Sainte Humanité, et en même temps liquéfiée et élevée à la connaissance haute et sensible de la Divinité, parce que, Jésus étant Dieu et homme, l'âme n'a pas coutume d'être unie à la très sainte Humanité et en même temps liquéfiée (sans être) élevée à la connaissance très haute et sensible de la Divinité. Cette étonnante et très haute merveille ne peut ni se dire ni s'expliquer pas même par qui l'éprouve, et c'est impossible, parce que l'âme comprend, parce que Dieu le veut ; expérience très douce et au-dessus des plus hautes merveilles, parce que (Celui qui est) immense le lui fait comprendre, mais le dire ensuite est très impossible ; ce sont des choses qui s'éprouvent et se comprennent en un instant, au moins à l'âme il semble ainsi, parce que, dureraient-elles un bon millier d'années, cela ne lui paraîtrait pas, à mon avis, un moment ; parce que l'âme est dans son Bien infini ; je ne désire autre chose que sa gloire, son amour, et qu'il soit craint et aimé de tous.*

On admire ce travail de la grâce chez ce jeune homme qui n'a pas encore vingt-sept ans ; il a lu des livres spirituels<sup>[10]</sup> ; mais son grand maître est l'Esprit Saint ; il lui a fait connaître et aimer le Seigneur Jésus, avant tout dans sa passion. Ces mystères douloureux ne sont pas pour lui l'objet d'une contemplation lointaine, c'est sa vie ; c'est là, à Gethsémani, au prétoire, au Calvaire, qu'il s'unit à son Seigneur et s'entretient avec lui. Il écrit le 26 novembre :

*Je fis des colloques sur la passion de mon cher Jésus ; quand je lui parle de ses tourments, par exemple je lui dis : « Ah mon Bien ! quand vous fûtes flagellé, comment [225] se trouvait votre très saint cœur ? Mon cher Époux, combien vous affligeait la vue de mes péchés et de mes ingratitude ! Ah, mon Amour ! Pourquoi est-ce que je ne meurs pas pour vous ? pourquoi est-ce que je ne deviens pas tout tourments ? Et puis je sens que parfois l'esprit ne peut plus parler, et reste ainsi en Dieu avec ses tourments infus dans l'âme ; et parfois il semble que le cœur se défait<sup>[11]</sup>.*

[226] Plus tard, dans une lettre de direction, le saint, exhortant une personne qu'il dirigeait, à la dévotion à la Passion, se laisse aller, contre son habitude, à quelques confidences ; nous y reconnaissons la méthode d'oraison que le journal de retraite nous a fait connaître :

*Quand vous vous rendez à l'oraison, soyez toujours chargée et revêtue des très saintes souffrances de Jésus, mais sans travail d'imagination, en pure foi. Pour parler confidentiellement entre nous, je fais moi-même précisément ce que je vous dis, et je m'en trouve fort bien.*

*Chargé des cordes, chaînes, soufflets, fouets, plaies, épines, croix, et mort de mon Sauveur, je m'envole avec Lui au sein du divin Père, où se tient toujours le doux Jésus, et je me laisse immerger tout entier dans son immense divinité. Sous cette forme, j'adore, j'aime, en un silence sacré de foi et d'amour. Je ne sais comment tout cela s'est échappé de ma plume, car je n'ai pas l'habitude de m'épancher ; au contraire, je me tiens le plus secret possible. Mais avec vous, je parle en sainte confiance et secret en Jésus-Christ. Vous pouvez essayer ; j'espère que vous vous en trouverez bien<sup>[12]</sup>.*

Cette prédilection pour les mystères douloureux est un des caractères de la vocation réparatrice ; il suffirait d'ailleurs, pour la justifier, de l'exemple du Christ et des conditions de notre vie ici-bas ; quelques jours après la fin de la retraite, le saint écrit à son évêque :

*Un matin je me trouvais en quelque particulière souffrance corporelle, plus que de coutume, et j'étais aride et affligé, et je m'entendis dire : « Il y a du temps toute l'éternité pour se réjouir » ; et je restai ainsi en paix avec Dieu, désirant toujours souffrir davantage<sup>[13]</sup>.*

Quand on a lu attentivement le journal spirituel de la retraite de novembre-décembre 1720, on n'est pas surpris s'apprendre que deux ou trois ans plus tard<sup>[14]</sup>, saint Paul fut élevé au mariage spirituel. Le récit de cette grâce insigne se lit dans le Procès apostolique ; il est dû à Rosa Calabresi qui avait reçu les confidences du saint :

Dans ces conférences spirituelles, dans lesquelles il n'était question que de Dieu et de ce qui pouvait être utile pour l'avancement spirituel de mon âme, le serviteur **[227]** de Dieu me rapporta un jour que le Seigneur très miséricordieux, par un trait de son infinie bonté, l'avait fait passer par tous les degrés de la contemplation et avait daigné l'élever au mariage mystique. Avec cette sincérité et simplicité de cœur qui lui étaient propres, il me dit qu'une année, au jour de la fête de la Présentation de la sainte Vierge, à laquelle il avait une dévotion particulière, se sentant un moment tout absorbé en Dieu, il vit apparaître devant lui la très sainte et très aimable Mère de Dieu avec son divin Fils sur son sein. Elle était accompagnée de beaucoup de saints, qu'il me nomma. C'étaient saint Paul, sainte Elisabeth, saint Jean l'évangéliste, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, sainte Madeleine de Pazzi, ainsi que des saints anges. A cette vue, il se jeta à genoux, la face contre terre. Entre-temps il entendit résonner à son oreille la voix de la très sainte Vierge comme aussi celle de son divin Fils ; ils lui demandaient s'il acceptait de contracter le mariage

mystique dans son âme avec le Verbe divin. A cette question, il resta interdit sans pouvoir proférer une parole, tout en se disant en lui-même qu'il n'était pas digne de recevoir une faveur si singulière. Encore tout occupé de ces réflexions, il se sentit et se vit soulevé de terre par sainte Elisabeth, sainte Marie-Madeleine de Pazzi et les saints anges. Ils l'encouragèrent à correspondre à la grande grâce offerte par le Seigneur et à recevoir l'anneau mystique ; en même temps celui-ci lui fut mis au doigt par la très sainte Vierge et par sainte Elisabeth. C'était une bague en or, dans laquelle s'enchâssaient les instruments de la Passion. L'Enfant Jésus acheva de la lui adapter au doigt. Ensuite il s'entendit dire qu'en vertu de ces épousailles il devait se rappeler continuellement la très douloureuse Passion de Jésus Christ, ainsi que le grand amour du Rédempteur crucifié pour son âme. Pendant cette narration, le Père Paul était si ému qu'il ne pouvait contenir ses larmes ; elles coulaient en abondance de ses yeux et on pouvait remarquer en lui une singulière consolation au souvenir d'une grâce si insigne accordée par la souveraine bonté de Dieu<sup>[15]</sup>.

Rosa Calabresi nous dit d'autre part : « Le serviteur de Dieu ajouta que, malgré tant de grâces et de faveurs reçues de Dieu, il avait été éprouvé durant l'espace de cinquante années par des désolations et des aridités spirituelles »<sup>[16]</sup>.

Le dessin de cet itinéraire mystique peut se comparer à celui de Marie de l'Incarnation : de part et d'autre, le mariage mystique n'apparaît pas, comme chez la plupart des mystiques, vers le terme de la vie ; il est le prélude d'une carrière nouvelle et longue ; ce sera, pour l'ursuline missionnaire, l'évangélisation du Canada ; pour le fondateur des Passionistes, le magnifique et dur labeur de cette **[228]** fondation, joint aux travaux incessants des prédications et des missions. L'union contractée avec le Seigneur leur donnera à l'un et à l'autre la force de supporter de dures épreuves et de soutenir d'héroïques efforts.

Nous rappelions ci-dessus la parole de sainte Félicité, la glorieuse martyre de Carthage : « Dans l'amphithéâtre, un autre sera en moi, qui souffrira pour moi parce que moi je souffrirai pour lui ». Il en sera de même pour saint Paul de la Croix : jusqu'ici c'est lui qui a souffert ; désormais le Christ sera en lui, qui souffrira pour lui, parce que lui-même souffrira pour le Christ.

Les colloques du saint avec le Christ souffrant faisaient déjà pressentir cette union intime ; maintenant elle est consommée ; dans le silence et la souffrance, le fidèle s'attache à son Maître souffrant et silencieux ; qu'on nous permette de rappeler ici encore les expériences de saint Alphonse Rodriguez qui nous aideront à mieux entendre celles de saint Paul de la Croix :

Dans son opuscule sur *l'Union et la Transformation de l'âme en Jésus Christ*, le saint portier de Majorque expose ainsi comment se forme cette union et quels fruits elle porte :

Cette union, contemplation et transformation s'opère quand l'âme considère Jésus Christ cloué à la croix, couvert de sang et plein de douleurs. A la vue d'un Dieu souffrant d'aussi cruels tourments pour la sauver, elle est touchée d'un amour si violent qu'elle entre en contemplation. L'amour qui s'est formé dans son cœur y attire son Bien-Aimé, comme l'aimant attire le fer. Ce souverain Seigneur cède volontiers aux désirs de l'âme ; il vient demeurer en elle ; et là il lui fait part de ce qu'il est et de ce qu'il a, c'est-à-dire, de son parfait amour, de ses souffrances et de ses vertus. En un instant, pressé par son amour, il la comble de ses dons ; et Dieu et l'âme conçoivent une telle amitié l'un pour l'autre qu'ils n'ont plus qu'un cœur et une volonté ; Dieu habitant en elle, l'âme est remplie de Dieu et divinisée. L'âme connaît clairement cette habitation de Jésus Christ en elle, par la grande abondance de grâce sensible qu'il y répand ; mais elle ne le voit pas, de même que celui qui éprouve une forte fièvre, ne voit pas la fièvre, ni la chaleur, mais il la sent.

Par suite de cette communication réciproque entre Dieu et l'âme, celle-ci se transforme en Dieu. L'âme ne regarde plus Jésus hors d'elle, mais au-dedans d'elle, parce qu'elle le sent présent en elle et dans tout son corps. Elle jouit de lui et de tout ce qu'il lui communique de lui-même, en particulier de ses douleurs et de ses souffrances. En effet, pendant sa visite, il revêt l'âme de sa livrée ; il lui transmet sa splendeur et sa beauté, comme le soleil pénètre les nuées de l'éclat de ses rayons.

L'âme ne discourt plus, parce qu'elle est en possession de ce qu'elle cherche, son bien-aimé Jésus. Ils ne forment plus qu'un, s'aiment mutuellement, et jouissent **[229]** l'un de l'autre ; il la transforme en lui ; l'un donne à l'autre tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, comme ceux qui s'aiment tendrement. Comment dire ce qui se passe entre Jésus Christ et l'âme dans cette contemplation, les grandes choses qu'il découvre et la jouissance qu'elle ressent de la présence de son bien-aimé ? Celui qui les a expérimentées, seul les connaît, mais, s'il les a goûtées, il ne saurait les décrire<sup>[\[17\]](#)</sup>.

Quand le Seigneur prend ainsi possession de l'âme fidèle, il lui fait sentir l'ineffable douceur de sa présence ; mais quand il veut l'unir à sa passion, il voile bientôt cette aube lumineuse. Rappelons-nous l'instruction qu'il donna à sainte Marguerite-Marie :

Il me fut d'abord montré une grande croix, dont je ne pouvais voir le bout, mais elle était toute couverte de fleurs : « Voilà le lit de mes chastes épouses où je te ferai consommer les délices de mon amour : peu à peu ces fleurs tomberont et il ne te restera que les épines qu'elles cachent à cause de ta faiblesse ; mais elles te feront si vivement sentir leurs piqûres, que tu auras besoin de toute la force de mon amour pour en supporter la douleur<sup>[18]</sup>. »

Souvent d'ailleurs, dès les premiers temps de cette union mystique, Jésus Christ révèle à l'âme les souffrances qu'il a endurées pour nous et il lui en fait ressentir la douleur, dans l'humble mesure où elle peut la supporter ; elle les contemple alors non comme une scène qui se déroulerait sous ses yeux, mais comme une agonie dont elle sent l'étreinte, dans le Cœur de son Bien-Aimé présent en elle. Saint Alphonse Rodriguez décrit ainsi cette union aux souffrances du Seigneur :

L'âme, éprise de Jésus Christ, ayant les yeux fixés sur le visage de Jésus crucifié, voit en lui comme dans un miroir les immenses douleurs qu'il a souffertes, par amour pour elle, en son âme et en son Cœur... Jésus Christ lui-même la place dans son Cœur, tandis qu'elle médite ainsi sur ses souffrances ; et dans ce Cœur, qui est une mer de tribulations et de douleurs, l'âme tient compagnie à Notre Seigneur qui lui fait part de ses peines, comme à sa bien-aimée et lui fait, pour ainsi dire, un vêtement de ses douleurs. Or ce Cœur très saint est un foyer ardent ; aussi embrase-t-il l'âme qui y est plongée, d'un tel amour, qu'il la transforme en lui-même, comme le fait le feu matériel, à l'égard du fer... On ne saurait dire la grandeur de leur amour, leur abandon mutuel, l'un donnant à l'autre tout ce qu'il a et tout ce qu'il est. En quelle solitude ils sont tous les deux ! L'âme s'oublie ; tout entière à l'amour **[230]** de Jésus Christ ; elle ne pense qu'à lui : elle est toute à son Bien-Aimé, tout occupée de compatir à ce qu'il endure par amour pour elle ; et elle l'imité en l'aimant et en souffrant ; retirée dans le Cœur de Jésus Christ, elle y jouit de ce que son Seigneur, qu'elle aime tant, lui communique de lui-même, en la revêtant des pieds à la tête de ses douleurs et de ses souffrances<sup>[19]</sup>.

Quand cette union est goûtée par le fidèle, il y ressent assurément une peine très vive, mais en même temps un si grand amour qu'il ne s'en peut rassasier ; rien ici d'une surexcitation nerveuse dans laquelle on prendrait un plaisir morbide ; la paix est profonde ; la douleur est cruelle, mais elle unit si intimement à Jésus souffrant que le disciple fidèle la bénit :

O mon très doux Jésus, les amours de mon âme et les délices de mon cœur ! Qui donc ne souffrirait pas volontiers des peines et des tourments pour votre amour, puisque vous, ô mon Dieu, avez tant souffert pour moi ? O souffrances, qu'êtes-vous devenues ? J'espère que vous demeurerez dans mon cœur ; car avec vous je me consolerais et je me reposerais dans le cœur de mon Jésus crucifié. O tourments, pourquoi ne venez-vous pas à moi ? je vous attends, les bras ouverts, pour jouir de vous, avec mon Jésus tourmenté. O mépris, pourquoi m'oubliez-vous, moi qui ne vous oublie pas, moi qui vous aime tant et qui désire me voir en votre compagnie avec mon Jésus humilié ? O milliers de morts ignominieuses, comment n'êtes-vous pas mon partage, puisque je vous désire sans cesse, pour faire de moi le sacrifice à mon doux Jésus ?

Venez donc, ô souffrances de toute sorte que le monde renferme, venez à moi ; car ma consolation est de souffrir pour Jésus ; ma joie est d'imiter mon Maître et de me consoler avec le Consolateur crucifié ; mon contentement, mes délices sont de vivre avec Jésus, de marcher à côté de Jésus, de converser avec Jésus, de souffrir avec lui et pour lui.

Que toutes les créatures me persécutent, je m'en réjouirai. Que personne n'ait compassion de moi, afin que ma croix soit nue et que je sois sans consolation avec mon Maître désolé, afin que je vive et que je meure sur la croix avec lui, dans sa compagnie ; que je meure, en souffrant, dans son amour, et que je meure pour lui ! Amen<sup>[20]</sup>.

Quiconque connaît la vie de saint Alphonse Rodriguez, sait que ces souhaits n'étaient pas chimériques, et qu'ils furent comblés. Lui-même en rappelle ainsi le souvenir :

Je me souviens d'une personne que Dieu a conduite par cette voie de souffrances, et ces souffrances furent telles, et de telle nature, qu'elles furent, je crois, des plus grandes qui puissent se rencontrer en cette vie. Elle sentit alors que Dieu Notre **[231]** Seigneur l'assistait, la protégeait et la gardait ; mais ses souffrances furent telles, que si Dieu avait permis qu'elles s'accrussent tant soit peu, sa vie n'y aurait pas résisté. Ce grand Dieu et Seigneur nous aime tant qu'il n'envoyait pas de telles souffrances à cette personne, sans y joindre quelque consolation et son secours intérieur, pour la rendre victorieuse, quoiqu'il le fît souvent secrètement ; car bien souvent, lorsque la tempête était passée, elle recevait de si abondantes consolations que son âme et son corps ne pouvaient les contenir ; et elle était obligée de supplier Dieu, avec de grandes angoisses et une extrême ferveur, de se retirer un peu, parce qu'elle se mourait d'amour et de consolation<sup>[21]</sup>.

Dans la prière que nous transcrivons ci-dessus, saint Alphonse Rodriguez demandait à Dieu « que ma croix soit nue et que je sois sans consolation avec mon Maître désolé ». C'est là en effet l'épreuve la plus cruelle, et c'est là surtout que le chrétien s'unit à l'agonie du Christ.

C'est le terme idéal que saint Paul de la Croix propose à ses disciples ; quand le Seigneur veut les introduire dans l'intimité de ses souffrances, ils ont l'impression d'être immergés dans sa passion ; « *c'est une des faveurs les plus signalées que Dieu leur accorde* »<sup>[22]</sup>.

Il la décrit à un de ses religieux qui l'avait interrogé à ce sujet :

*Le point que Votre Révérence ne comprend pas : de vous approprier par amour les très saintes souffrances du doux Jésus, la Majesté divine vous le fera comprendre quand il lui plaira. C'est là un travail tout divin. L'âme toute immergée dans le pur amour, sans images, en pure et nue foi, se trouve tout à coup, quand il plaît au Souverain Bien, plongée également dans la mer des souffrances du Sauveur. En un coup d'œil de foi elle les comprend toutes, sans comprendre, car la Passion de Jésus est une œuvre toute d'amour. Et comme l'âme se tient toute perdue en Dieu, qui est charité, qui est tout amour, il se fait un mélange d'amour et de douleur, parce que l'esprit en est tout pénétré ; il est tout plongé dans un amour douloureux et dans une douleur amoureuse. Opus Dei. A ceci, il est vrai, on ne comprend rien, à moins que le Maître souverain ne l'enseigne. Moi, quand je veux l'expliquer, je ne puis que balbutier : je n'ai rien dit, rien, rien*<sup>[23]</sup>.

Si le Christ appelle à une union plus intime encore, il éteint la chaude lumière de l'amour ; on ne se sent plus que l'aiguillon de la souffrance, dans la nuit ; c'est une agonie, et pourtant c'est une grâce très haute :

*Ah ! avoir joui des caresses célestes et ensuite en être réduit à devoir rester dépouillé de tout pendant un temps bien long ! Bien plus, en arriver à ce point que l'âme a [232] l'impression d'être abandonnée de Dieu ! A ce qu'il lui semble, le Seigneur ne la veut plus, il ne s'occupe plus d'elle et il est fort indigné ; en conséquence, tout ce que cette âme fait, lui paraît mal fait... Ah ! je ne sais m'exprimer comme je voudrais. Qu'il suffise de vous dire, ma fille, que c'est là, pour ainsi dire, la peine du dam, peine qui surpasse toute peine. Mais si cette âme est fidèle, que de trésors elle acquiert ! toutes ces tempêtes disparaissent, et l'âme en arrive à jouir des vrais, doux, chers et très suaves embrassements du très doux amant*

*Jésus ! Alors Dieu la traite en épouse. Alors se contractent entre Dieu et l'âme les saintes fiançailles d'amour. Oh ! que de trésors<sup>[24]</sup> !*

Dans cette lettre de direction, le saint insiste, comme il le doit, sur le prix de ce trésor ; mais quand il n'a d'autre but que de faire connaître l'état de son âme plongée dans cette agonie, sa lettre n'est qu'un cri de douleur :

*Je ne sais plus que vous dire, d'autant plus que mon état si malheureux n'est pas beaucoup moins misérable que celui des damnés, car j'éprouve réellement un véritable abandon de Dieu<sup>[25]</sup>.*

Dans les procès, les témoignages de ses religieux attestent les mêmes souffrances :

Un jour, raconte le Père Joseph-Hyacinthe, je trouvai le serviteur de Dieu à la retraite de Saint-Ange dans un état à faire pitié. Je m'approchai de lui et lui demandai ce qu'il avait. D'une voix faible et languissante il me répondit que je ne pouvais pas me figurer ce qu'il souffrait dans son âme à cause de l'abandon et de la soustraction des lumières divines. Il ne pouvait mieux l'expliquer, disait-il, qu'en le comparant à la peine du dam que souffrent les damnés.

Durant sa grande maladie de l'année 1767, pendant laquelle ses jours furent trois fois en danger, le serviteur de Dieu avoua au Père Jean-Marie, son confesseur, qu'il lui semblait parfois se trouver en enfer et éprouver la peine du dam.

Une nuit, il avait souffert plus terriblement que jamais de cette épreuve pendant une demi-heure ; le matin il déclara à un prêtre de sa congrégation : « *Si ce supplice avait duré un peu plus, je n'aurais pas pu le supporter ; j'en serais mort* »<sup>[26]</sup>.

A cette impression d'abandon s'ajoutaient les tentations des démons, s'efforçant de lui faire croire qu'il était abandonné de Dieu à cause de ses péchés : « Ils lui représentaient qu'il était du nombre des réprouvés ; selon eux, il en avait tous les signes funestes, il n'y avait rien de bon en lui et c'était pour cela que Dieu lui avait tourné **[233]** le dos. Aussi le serviteur de Dieu tremblait-il d'épouvante au sujet de son salut éternel »<sup>[27]</sup>.

Ces souffrances mystiques étaient d'autant plus douloureuses à saint Paul de la Croix qu'il ne les supportait pas, comme saint Jean de la Croix, dans la solitude de sa cellule, mais au milieu des soucis du gouvernement de sa congrégation et de la prédication des missions ; il s'efforçait de ne

pas faire peser sur les autres le fardeau qui l'accablait lui-même ; il n'y pouvait pas toujours réussir :

Le serviteur de Dieu me demanda une fois, raconte son frère infirmier, si on pouvait s'apercevoir à son extérieur de ses peines et désolations intérieures. Je répondis que je m'en apercevais parfois. Le serviteur de Dieu tâchait de prendre à ces moments un air dégagé et jovial et même de dire quelque plaisanterie, pour dissimuler ses afflictions intérieures<sup>[28]</sup>.

Ses fils spirituels s'en apercevaient assez pour éviter ces jours-là d'aggraver ses souffrances par leurs visites<sup>[29]</sup>.

La prédication faite sous l'impression de cet abandon divin était très douloureuse ; le saint la poursuivait cependant, et Dieu la bénissait en donnant à sa parole un accent qui touchait les cœurs. Le confesseur du saint a rapporté à ce sujet le trait suivant :

Une âme de grande perfection vit un jour le Père Paul tenant Jésus embrassé tout en prêchant. Elle fit connaître sa vision au Père Paul lui-même. Celui-ci objecta : Comment cela pourrait-il être, puisque je me trouve en de telles désolations d'esprit ? Cette personne répondit : Puisque Jésus-Christ a enfanté les âmes au ciel quand il était au comble de ses abandons, Dieu veut que vous les enfantiez de la même manière<sup>[30]</sup>.

Cet exemple peut instruire et consoler les hommes apostoliques qui, engagés par devoir dans la prédication, poursuivent leurs efforts dans la nuit, sans sentir l'appui du Maître qu'ils prêchent.

**[234]** Les chrétiens que le Christ crucifié appelle ainsi à sa suite, doivent s'efforcer de le suivre non seulement par une vie mortifiée, recueillie, priante, mais par un dépouillement qui les unisse chaque jour davantage à la passion de Jésus. C'est l'esprit que le saint fondateur s'efforce de répandre dans sa Congrégation et qu'il a la joie d'admirer chez ses enfants :

*En les voyant, les larmes me tombent souvent des yeux, parce qu'il me semble voir des anges revêtus de chair. Et cependant la plupart d'entre eux, après avoir reçu, dans les commencements, de douces visites de Dieu, marchent à présent par la pointe de l'esprit, presque sans réconfort intérieur ; en tout cas, celui-ci est rare. Oh ! de quelle façon Dieu met la foi de ces enfants à l'épreuve ! Je m'en réjouis, parce que nos temps sont*

*tellement critiques qu'il faut éduquer des hommes forts dans la foi, afin qu'ils puissent combattre*<sup>[31]</sup>.

Ces souffrances réparatrices sont un secret d'amour qui unit le chrétien à son Époux ; il aura soin de n'en pas parler et même de n'y pas attacher son attention :

*Il ne faut pas regarder les souffrances, ni philosopher si minutieusement à leur sujet, ni s'examiner tant en détail pour voir si l'épreuve diminue ou non, ni se complaire en elle, etc. Il faut rejeter ces pensées et y aller tout bonnement, en toute simplicité, aimant la volonté de Dieu en toutes choses. Il faut se tenir tout bonnement sous la sainte croix sans tant de subtilités inutiles. Et quand l'esprit veut faire de ces réflexions-là, il faut tout de suite couper court, parce qu'en réfléchissant à l'épreuve, on perdrait de vue le Souverain Bien. Il vaut mieux se tenir sur la croix, sachant seulement qu'on y est, sans penser à autre chose. Je ne voudrais pas non plus que vous vous mettiez à philosopher pour savoir si l'affliction s'allège ou empire, si c'est un bon signe ou non, etc. Il ne faut pas s'arrêter à ces réflexions, sinon ce serait vouloir se diriger soi-même. Il faut s'abandonner, je le répète, aux soins du Père céleste et du directeur spirituel*<sup>[32]</sup>.

Le saint recommande sans cesse cette nudité et cet abandon aux mains du Père céleste ; c'est la condition des grâces les plus précieuses ; mais bien peu d'âmes sont assez généreuses pour y parvenir :

*Les âmes généreuses gravissent tous les sommets de cette sainte échelle, jusqu'au sommet où elles trouvent la nue souffrance, sans réconfort ni du ciel ni de la terre. Si elles sont fidèles à ne pas chercher de consolation auprès des créatures, elles [235] arriveront, de cette nue souffrance, à l'amour de Dieu le plus pur, sans aucun mélange d'autre chose. Mais très rares sont les âmes fortunées qui arrivent jusqu'où je viens de dire*<sup>[33]</sup>.

Si l'on compare ces souffrances réparatrices à celles de la nuit de l'esprit, telle que la décrit saint Jean de la Croix, on remarque une différence essentielle que nous avons déjà relevée chez Marie de l'Incarnation : on ne voit pas ici l'impression si cruelle des souillures de l'âme provoquant le rejet de Dieu ; Dieu ne repousse pas l'âme, mais il ne la soulève pas vers lui ; il ne la condamne pas, mais il se tait. Toutefois cet éloignement, ce silence est pour l'âme crucifiée la suprême douleur ; bien

peu d'âmes sont assez généreuses pour supporter cet abandon sans chercher quelque consolation ou quelque appui<sup>[34]</sup>. Mais celles qui répondent fidèlement à cette grâce crucifiante en sont divinement récompensées :

*Vive la sainte croix, riche en tous biens ! Bien-aimé Dom Dominique, voici le pauvre Paul... qui vient vous visiter en esprit sur la sainte croix du doux Jésus, dans lequel vous goûtez les fruits de cet arbre sacro-saint de vie. Et si vous ne goûtez pas ces fruits d'une manière sensible, vous n'en êtes que plus heureux et fortuné, puisque vous ressemblez ainsi davantage à notre divin Sauveur, qui, sur la croix, jeta ce cri vers son Père : Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ? Il exprimait ainsi sa nue souffrance sans réconfort. Oh ! bienheureuse l'âme qui se tient crucifiée avec Jésus Christ, sans le savoir et sans s'en apercevoir, privée qu'elle est de tout réconfort sensible. Oh ! fortunée l'âme qui, dans semblable privation de tout contentement intus et foris, incline la tête en se nourrissant de la volonté divine, dit avec Jésus Christ : Pater, in manus tuas commendo spiritum meum, et meurt mystiquement à tout ce qui n'est pas Dieu pour vivre d'une vie divine en Dieu, dans le sein du Père céleste, toute revêtue de Jésus Christ crucifié, parce que toute unie à ses souffrances. L'âme aimante s'approprie ces souffrances moyennant son union de charité au Souverain Bien<sup>[35]</sup>.*

Chez saint Paul de la Croix, cette union au Christ souffrant fut scellée par l'impression faite sur son cœur des instruments de la passion ; nous devons à Rosa Calabresi le récit de cette grâce insigne :

Pour augmenter toujours davantage ma dévotion envers la passion de Jésus Christ, le serviteur de Dieu me dit que le Seigneur lui avait accordé les faveurs les **[236]** plus insignes, afin qu'il pût toujours porter cette divine Passion gravée dans son esprit et l'imprimer dans l'esprit et le cœur des autres. A ce propos, il me confia, tout en m'imposant le plus grand secret, qu'un vendredi saint, pendant qu'il se tenait en prière devant le saint sépulcre, le Seigneur très miséricordieux daigna graver et imprimer sa très sainte passion dans son cœur. A la suite de cela, trois de ses cotes, du côté du cœur, s'étaient soulevées. Autrement, disait-il, il n'aurait pu résister ni vivre... Il ajouta que cette impression de la passion, pleine à la fois d'amour et de douleur, le faisait parfois gémir. Cela arrivait spécialement les trois derniers jours de la semaine, c'est-à-dire du jeudi au dimanche. Durant ce temps-là, il lui était parfois impossible de trouver du repos. Comme il ne pouvait pas s'empêcher de donner des signes extérieurs de sa souffrance, il avait prié un jour son divin Maître de vouloir

bien le cacher dans ses très saintes plaies. A ce moment, le très saint crucifix, devant lequel il priait, détacha les bras de la croix, embrassa Paul en le serrant très étroitement et le mit dans son saint côté. Là il le tint durant l'espace de trois heures ; il sembla entre temps au serviteur de Dieu qu'il se trouvait en Paradis<sup>[36]</sup>.

La grâce du mariage spirituel laissait une impression de joie radieuse : Notre dame et le Seigneur lui-même avaient demandé au jeune saint « s'il acceptait de contracter le mariage mystique avec le Verbe divin » ; puis l'anneau avait été passé à son doigt par la sainte Vierge et l'Enfant Jésus ; en même temps on lui avait demandé de se rappeler sans cesse la douloureuse Passion de Jésus ; Paul avait été fidèle à cet appel, et, vingt ans plus tard, l'union se consommait dans la douleur et se gravait dans sa chair et dans son âme. Ces deux dates marquent les étapes décisives de cet itinéraire mystique : au terme, le saint est crucifié avec Jésus Christ ; cette union se poursuivra jusqu'à sa mort, dans la douleur et dans l'amour.

---

<sup>[1]</sup> Saint Paul de la Croix (Paul Danei) est né à Ovada le 3 janvier 1694 ; il est mort à Rome le 18 octobre 1775. Sa vie a été écrite par un de ses disciples, le vénérable Vincent M. Strambi (*Vita del V. Servo di Dio P. Paolo della Croce*, Roma, 1786 ; traduction française en deux volumes, Tournai, 1861). On peut lire encore *l'Histoire de saint Paul de la croix*, par le R. P. Louis-Th. de Jésus agonisant (Poitiers, Oudin, 1869). Les documents principaux sont les procès de canonisation (33 volumes d'environ 800 pages chacun) et les lettres du saint (*Lettere di S. Paolo della Croce, disposte ed annotate dal P. Amedeo*, Roma, maison généralice des passionistes, 4 vol. 1924 et suiv.) La doctrine spirituelle du saint a été étudiée par le Père Gaétan du saint Nom de Marie : *Oraison et Ascension mystique de saint Paul de la Croix*, Louvain, 1930 ; *Doctrine de saint Paul de la Croix sur l'oraison et la mystique*, Louvain, 1932 ; *saint Paul de la Croix apôtre et missionnaire*, Tirlemont, 1933. Nous citerons aussi un Journal de retraite de saint Paul de la Croix, édité par le Père Stanislas dell'Addolorata (Rome, 1920-1922 ; Turin, 1926), traduction française du Père de Guibert, dans la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, 1925, p. 30-48. Le Père de Guibert a accompagné cette traduction d'une courte étude qui l'éclaire et que nous serons heureux de citer.

<sup>[2]</sup> *Revue d'Ascétique et de Mystique*, 1925, p. 27. Le texte italien a paru en 1924, au premier volume de la correspondance du saint : Il a été réédité à part en 1926 : *Diario di S. Paolo della Croce con introduzione e commenti del P. Stanislao dell'Addolorata* (Torino, Marietti).

<sup>[3]</sup> Cité par J. de Guibert, p. 28, d'après STRAMBI, *Vita*, p. 11.

<sup>[4]</sup> Louis-Th. de Jésus agonisant, *Histoire de saint Paul de la Croix*, p. 64-65.

<sup>[5]</sup> Cité par le Père de Guibert, *loc. laud.*, p. 28-29. Le Père ajoute : « On peut penser après avoir lu ces extraits et le journal ci-dessous, à quelles hauteurs de vie intérieure devait être arrivé le saint lorsque, à de pareils débuts, se furent ajoutés encore cinquante-cinq ans d'une vie dont la ferveur ne se démentit jamais ».

<sup>[6]</sup> *Histoire de saint Paul de la Croix*, p. 70-71.

<sup>[7]</sup> Cité par le Père de Guibert, p. 29.

<sup>[8]</sup> « J'ai commencé à écrire cette sainte Règle l'an 1720, le 2 décembre, et l'ai finie le 7 du même. Avant d'écrire, je disais Matines et puis je faisais l'oraison mentale ; puis je me levais plein de courage et j'allais écrire. L'ennemi infernal ne manqua pas de m'attaquer en m'inspirant de la répugnance et même de la difficulté à faire ainsi ; mais, comme il y avait longtemps que j'étais inspiré et que de plus cela m'était ordonné, je me suis mis sans plus, avec la grâce, au travail ; et qu'on sache aussi que, quand l'écrivais, j'écrivais aussi vite que s'il y

avait eu quelqu'un en chaire à dicter ; je me sentais venir les paroles du cœur. J'ai écrit cela afin qu'on sache que tout ceci est particulière inspiration de Dieu, parce que, pour ce qui me regarde, il n'y a qu'iniquité et ignorance » (*Ibid.*, p. 30).

<sup>[9]</sup> Textes cités ci-dessous, p. 224-225.

<sup>[10]</sup> Le Père Stanislas, dans son commentaire (*Diario*, p. 78), rapproche les notes du saint en date du 29 novembre, d'un chapitre du *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales (livre VI, ch. X) : de part et d'autre, c'est la même doctrine illustrée par la même comparaison : l'homme d'oraison, fixé en Dieu par sa volonté, mais distrait par son imagination, est comparé à l'enfant qui ne détache pas sa bouche du sein de sa mère, mais qui s'agite de tous ses membres.

<sup>[11]</sup> De même le 8 décembre : « Dans la sainte communion j'ai été particulièrement recueilli, et surtout en faisant le récit douloureux et amoureux de ses tourments à mon Jésus... A raconter les peines à mon Jésus, parfois, comme j'en ai raconté une ou deux, parce que l'âme ne peut plus parler et se sent liquéfier, elle est ainsi défaillante avec la très haute suavité mêlée de larmes, avec la peine de son Epoux infuse en elle, ou encore, pour m'expliquer davantage, plongée dans le cœur et la douleur très sainte de son très doux Epoux Jésus. »

Ces colloques avec le Sauveur souffrant sont chers aux saints et sont en effet une abondante source d'amour. On peut rappeler ici ce colloque de saint Alphonse Rodriguez :

« O mon Dieu, pourquoi tant de souffrances ? Mon bien-aimé Maître, pourquoi sur votre tête sacrée cette couronne d'épines, qui vous fait sentir tant et de si atroces douleurs ? O amour de mon âme, pourquoi ces larmes abondantes, que vous versez sur cette croix ? Dieu de mon cœur, pourquoi vos lèvres sont-elles abreuvées de fiel et de vinaigre ? et votre visage, qui réjouit les anges, pourquoi est-il si pâle et si défait ? Roi du ciel, pourquoi vos oreilles sont-elles si endolories et couvertes de sang, et votre nez est-il si décoloré ? Pour quel motif, Dieu de mon âme, vos mains très saintes sont-elles clouées douloureusement à cette croix ? Pourquoi, ô mon Bien-Aimé, votre côté sacré et votre cœur sont-ils ouverts et blessés par la lance ? Fils éternel du Père, pourquoi vos pieds sacrés sont-ils ainsi cloués avec une si grande cruauté sur la croix et vous font-ils endurer de tels tourments ? Très saint Jésus, dites-moi donc la cause pour laquelle votre très sacré corps n'est plus qu'une plaie et est plein de douleurs, des pieds à la tête ? O amour de mon âme, pourquoi êtes-vous ainsi abandonné sur cette croix, vous qui êtes le consolateur des âmes désolées ? Miroir de mon âme, pourquoi les Juifs vous blasphèment-ils ainsi, vous, le Dieu de vérité et la bonté infinie ? Lumière de mes yeux, pourquoi vous laissent-ils nu sur la croix ? Répondez-moi, mon Seigneur et mon Dieu, répondez à toutes ces questions.

« Ecoute-moi, âme pécheresse, sans parler je te répondrai au fond de ton cœur. Sache que tu es la cause de tous les tourments que j'endure ; c'est toi qui m'as mis dans cet état où tu me vois ; tu m'as couronné d'épines et mis sur cette croix ; tu m'as donné à boire du fiel et du vinaigre ; tu es la cause de mes larmes ; tu m'as cloué sur la croix ; c'est toi qui m'as frappé de la lance, par tes péchés ; qui m'as souillé, craché au visage, flagellé et tourmenté ; tu es la cause de mes pleurs et de mes souffrances ; à toi est la faute ; à moi la peine, je l'ai prise sur moi. Considère donc, âme pécheresse, le mal que tu m'as fait, à moi ton Créateur et souverain Seigneur, puisque c'est toi qui m'as ainsi crucifié. Considère ce que tu mérites pour m'avoir ainsi traité et pleure tes péchés pour en obtenir le pardon. Vois jusqu'où a été ta cruauté et ton inimitié à mon égard, comment tu as traité ton Dieu, ton Seigneur, ton Roi, ton Créateur, ton Sauveur, qui a pour toi tant d'amour et te l'a témoigné par tant de bienfaits ! Regarde-moi donc bien, des pieds à la tête, afin de connaître ta malice, tes péchés, ton ingratitude...

« Vous me voyez devant vous, mon Dieu, faites de moi ce que vous voudrez ; tout ce qu'il vous plaira de faire de moi sera bon ; pour moi, mon cœur est brisé de douleur parce que je vous ai offensé » (*Commentaire sur le Pater*, ch. VIII, p. 58, *Œuvres*, t. II, p. 32-36).

<sup>[12]</sup> *Lettres*, III, 831, cité dans *Oraison*, p. 61-62.

<sup>[13]</sup> Lettre du 21 janvier 1721 (*Lettres*, t. I, p. 20) citée par le Père de Guibert, *loc. laud.*, p. 48, n. 7. On relève un trait semblable dans l'*Autobiographie* de sainte Marguerite-Marie : le Seigneur lui ayant donné le choix entre une vie heureuse et une vie crucifiée, la sainte répond : « Je ne veux rien que vous, et le choix que vous ferez pour moi » ; et le Seigneur lui présente la vie crucifiée en lui disant : « Voilà ce que je t'ai choisi et qui m'agré le plus, tant pour l'accomplissement de mes desseins que pour te rendre conforme à moi. L'autre est une vie de jouissance, non de mérite ; c'est pour l'éternité » (*Autobiographie*, Paris, 1915, p. 78-79).

<sup>[14]</sup> Le 21 novembre 1722 ou 1723 ; sur cette date cf. *Oraison*, p. 93. Dans son *Histoire*, p. 236, le Père Louis-Thérèse renonce à dater cette grâce.

<sup>[15]</sup> *Procès apostolique de Rome*, p. 2321 ; cité dans *Oraison*, p. 85-87. Sur Rosa Calabresi et l'importance de son témoignage, cf. *ibid.*, appendice second, p. 229-283. L'auteur conclut (p. 283) : « Rosa Calabresi est un témoin de première valeur ; le tribunal le plus sévère ne pourrait récuser son témoignage qu'entourent tant de garanties de véracité. »

- <sup>[16]</sup> *Procès ordinaire de Rome*, p. 2008, cité *ibid.*, p. 88.
- <sup>[17]</sup> *De l'union et de la Transformation de l'âme en Jésus Christ*, Paris, Desclée De Brouwer, 1899, ch. VI, p. 88-89.
- <sup>[18]</sup> *Autobiographie*, p. 65.
- <sup>[19]</sup> Saint Alphonse RODRIGUEZ, *De l'union et de la transformation de l'âme en Jésus Christ*, ch. VII, p. 90-92.
- <sup>[20]</sup> S. Alphonse RODRIGUEZ, *ibid.*, p. 104-105.
- <sup>[21]</sup> *De l'union et de la transformation de l'âme en Jésus Christ*, ch. VII, p. 220-221.
- <sup>[22]</sup> *Lettres*, t. II, 503. *Doctrine*, p. 168.
- <sup>[23]</sup> *Ibid.*, t. III, p. 149. *Doctrine*, p. 167.
- <sup>[24]</sup> *Lettres*, t. I, p. 153. *Oraison*, p. 228-229.
- <sup>[25]</sup> *Ibid.*, p. 236. *Ibid.*, p. 127.
- <sup>[26]</sup> Témoignages cités dans *Oraisons*, p. 126-127.
- <sup>[27]</sup> Témoignage de son confesseur, *Oraison*, p. 131.
- <sup>[28]</sup> Procès ordinaire de Rome, 1114, v. *Oraison*, p. 149.
- <sup>[29]</sup> « Bien que le serviteur de Dieu fût quasi continuellement sous la dure verge du Seigneur, cependant le vendredi et la veille des plus grandes solennités de l'année, la Majesté divine appesantissait encore davantage sa main sur lui. Ses peines intérieures devenaient alors si atroces et l'abandon si pénible, que le serviteur de Dieu faisait pitié à voir. Nous nous en apercevions fort bien ; c'est pourquoi nous avons soin de ne pas aller le trouver dans ces circonstances pour ne pas aggraver son martyre intérieur » (*Ibid.*, 1554. *Oraison*, p. 148).
- <sup>[30]</sup> *Sommaire*, p. 231, n. 84. *Oraison*, p. 149.
- <sup>[31]</sup> *Lettres du saint*, t. II, p. 667 ; texte cité dans *Doctrine de saint Paul de la Croix sur l'Oraison et la Mystique* (Louvain, 1932), p. 226.
- <sup>[32]</sup> *Ibid.*, p. 541. *Ibid.*, p. 219.
- <sup>[33]</sup> Par ce trait encore cette épreuve réparatrice se rapproche de la nuit obscure. Cf. *supra*, p. 109 : « Peu de personnes parviennent à cet état sublime » (S. JEAN DE LA CROIX, *Vive Flamme*, str. II, n. 24).
- <sup>[34]</sup> *Lettres*, III, 17. *Ibid.*, p. 237.
- <sup>[35]</sup> *Ibid.*, I, p. 153. *Ibid.*, p. 235.
- <sup>[36]</sup> *Procès apostolique de Rome*, p. 2297. *Oraison de saint Paul de la Croix*, p. 167-170.